

SOUFFLEUR

Déconstruire l'évidence



N° 71

AVR 2025

2 FRANCS

PÉRIODIQUE ÉDITÉ
PAR L'ASSOCIATION
DES AMIS DU TPR –
CENTRE NEUCHÂTELOIS
DES ARTS VIVANTS
LA CHAUX-DE-FONDS
WWW.TPR.CH/AMIS

LE

« ÉCRIRE, C'EST TROUBLER LE SILENCE IMPOSÉ. »

Assia Djebar

Chères Amies, chers Amis du TPR,

Dans sa présentation 2024-2025, Anne Bisang rappelait que « dans le grand atelier du théâtre, on observe, on imagine, on répare. On pense le monde pour aujourd'hui et pour demain. Et cette pensée libératrice nous rend plus fort-es face aux vertiges du vide. Plus résistant-es aux idées courtes et toxiques ».

Avec le temps fort Bang!, le TPR propose d'explorer librement des récits inattendus, provocateurs, sensibles et stimulants, ouvrant des perspectives face aux discours dominants qui mènent aujourd'hui notre monde dans une inquiétante et angoissante impasse. Les spectacles programmés – *Résonances*, *White Spirit*, *Sauvez Bâtard*, *Rage* ou encore la lecture musicale *Voir clair avec Monique Wittig* – offrent autant d'échappées belles aux idées reçues, aux préjugés enracinés et aux évidences trop familières.

Chaque proposition artistique ouvre un espace vivant où les marges deviennent le centre, où les contre-récits, à la fois déroutants et nécessaires, offrent une respiration bienvenue dans notre monde en tension. Le public, dans toute sa diversité, est invité à partager ces moments privilégiés, à nourrir sa curiosité et surtout à renouveler son regard.

Et n'oubliez par nos tirelires solidaires !

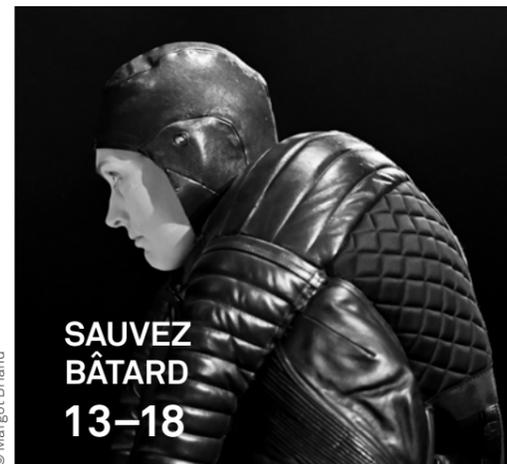
Vous les trouverez à la billetterie de L'Heure bleue et à Beau-Site. Elles sont très appréciées. Elles permettent d'offrir à des personnes sans ressources des billets pour des spectacles.

Un grand merci pour votre générosité !



Participer à Bang! invite à explorer ensemble des récits alternatifs renversants, percutants, sensibles et humoristiques parfois. Des histoires qui questionnent et ébranlent les évidences contemporaines. Une façon poétique et lucide de repenser collectivement notre époque, hors des cadres imposés, pour réveiller autrement notre rapport au monde.

Le Souffleur remercie tout particulièrement madame Isabelle Philippe, psychiatre-psychothérapeute systémicienne, pour sa précieuse contribution à la compréhension de la vague #MeToo. |



BILLET
2 Écrire, c'est troubler le silence imposé.

BANG!
4 Pendant qu'il est encore temps... par Anne Bisang

WHITE SPIRIT
6 Regards croisés

ENTRETIEN
11 Nina Mélo

DUALITÉ
12 *White Spirit* par Marc-André Nardin

ARGUMENT
13 *Sauvez Bâtard*

BIOGRAPHIE + ENTRETIEN
14 Thymios Fountas auteur et metteur en scène

BIOGRAPHIE
19 Monique Wittig, auteure *Voir clair avec Monique Wittig*

AU CŒUR DU LANGAGE
20 Qu'est-ce que la pensée straight? par Sophie Laissue

ENTRETIEN
22 DameChevalier, Caro Geryl et Adèle Haenel

ARGUMENT
23 *Rage*

BIOGRAPHIE + ENTRETIEN
24 Émilienne Flagothier metteure en scène

RAGE
28 Dialogue avec les comédiennes

ENTRETIEN
32 Qu'est-ce que la vague #MeToo a changé dans nos vies? Isabelle Philippe

TPR
35 Manifestations à venir

par
Anne Bisang

Bang! Pendant qu'il est encore temps...

Faire exploser les carcans qui entravent notre pensée, tel est l'un des rôles de l'art promu par le TPR tout au long de l'année. Vivre des expériences artistiques qui élargissent les frontières de nos identités en s'ouvrant à la diversité, telle est l'urgence dans un monde où l'intolérance gagne du terrain. Avec cette deuxième édition de Bang! le TPR poursuit sa collecte de spectacles intimes, parfois frondeurs, toujours engagés.



© David Marchon

**AU PROGRAMME
DE BANG!
UN ÉVENTAIL
DE QUESTIONS
POUR INVENTER
UNE CULTURE
OÙ CHACUN·E
TROUVE SA PLACE.**

Une démocratie qui n'interroge pas ses normes est condamnée à étouffer et à engendrer de l'exclusion et de la violence. Un vent mauvais souffle des États-Unis sous le règne du président Trump qui pourrait bien décomplexer ici, d'avantage encore, les discours et les attitudes racistes, sexistes, homophobes et transphobes. Renverser les discours en suggérant un excès dans les mesures d'égalité et d'inclusion revient à faire un déni de réalité : notre système continue de reproduire des inégalités et des discriminations.

La scène, espace de représentation par excellence, se doit de montrer la diversité des groupes sociaux et de mettre en jeu le récit de l'Histoire par les dominants.

Au programme de Bang! un éventail de questions pour inventer une culture où chacun·e trouve sa place.

Avec *Résonances* et *White Spirit*, chassons les postures du néocolonialisme ! Florence Chitacumbi et Béatrice Graf composent un spectacle musical qui sonne comme un hymne à la liberté. Avec les mots de Maya Angelou, Leonora Miano, Nina Simone, Myriam Makeba ou encore Audrey Lorde, elles abordent le rapport au pouvoir, l'image véhiculée par les corps noirs et métis, les violences faites aux femmes, et au final, la nécessaire abolition de la culture du patriarcat. En musique, les textes de ces femmes africaines et afro-descendantes deviennent une source d'inspiration pour les nouvelles générations. De l'afrojazz à la musique soul ou électronique, elles nous font accéder aux rivages d'une musique tantôt enflammée, tantôt tendre.

Les six autrices aux origines métissées de *White Spirit* décortiquent le racisme ordinaire. Six plumes engagées et incisives pour nous faire prendre conscience de l'influence systémique du privilège blanc sur les traditions minorisées, les corps et les esprits. Une lecture-performance essentielle pour sortir des schémas insidieux et des héritages oppressifs que nous portons en nous, malgré nous.

Sauvez Bâtard du jeune auteur belgo-grec Thymios Fountas dessine une fable futuriste cyberpunk, à la fois sombre et drôle. Au cœur d'une urbanité désolée, la pièce convoque les amours queers dans un langage ludique et inventif. L'argot profilé de l'auteur, champ de bataille poétique, sert de cadre émancipateur pour les désirs insoumis.

Romancière, philosophe et théoricienne militante, Monique Wittig est une figure majeure du féminisme contemporain. Avec son livre phare, *La Pensée straight*, elle a mené une réflexion radicale sur l'oppression dans laquelle l'hétérosexualité enferme les femmes. Face à de violentes résistances à son principe d'utopie lesbienne, elle s'exile aux États-Unis dès la fin des années 70. Le duo pop révolutionnaire DameChevalier composé de la comédienne Adèle Haenel et la musicienne Caro Geryl, fait revivre cet esprit libre et pionnier dans sa lecture musicale *Voir clair avec Monique Wittig* pour faire advenir une langue puissante, dégagee des carcans.

Bang! se clôt avec un spectacle jubilatoire. *Rage* est une fantasmagorie où l'humour de l'exagération permet de rendre le pouvoir d'action aux victimes d'agressions au quotidien. Un spectacle insolent qui réécrit les rapports de domination en renversant la table par le biais d'un déferlement de vengeance cathartique. Salvateur !



© Margot Briand

Sauvez Bâtard

Autour de cette programmation : une table ronde le 17 mai, Journée mondiale de lutte contre l'homophobie et la transphobie ; une rencontre avec Caroline Dayer autour de son nouveau livre *Le silence tue – Face aux violences : comment (ré)agir ?* (Foyer de l'Heure bleue, le 24 mai). Et une fête le 24 mai dès 20h à Beau-Site !

Bang! est un temps fort qui souhaite enrichir les réflexions au-delà des peurs et des préjugés dans un esprit rassembleur. Bienvenue à toustes !

Programme complet : www.tpr.ch

**VIVRE DES EXPÉRIENCES
ARTISTIQUES QUI ÉLARGISSENT
LES FRONTIÈRES DE NOS IDENTITÉS
EN S'OUVRANT À LA DIVERSITÉ,
TELLE EST L'URGENCE DANS
UN MONDE OÙ L'INTOLÉRANCE
GAGNE DU TERRAIN.**

Regards croisés

Marine Bachelot Nguyen

Karima El Kharraze

Essia Jaïbi

Marina Keltchewsky

Émilie Monnet

Quel est le chemin qui vous a amenée à l'écriture, à ce texte ?

Marine Bachelot Nguyen (MBN) : L'écriture m'a semblé la voie la plus pertinente pour mettre en forme et partager mes urgences et ma colère politiques. Pour partager des histoires et, à travers elles, des espaces de réflexion, d'émotion, de lutte, des possibilités de transformations individuelles et collectives. Avec ce texte autofictionnel écrit pour *White Spirit*, j'aborde la question du métissage et de mon héritage familial à la fois français et vietnamien, dans ses dimensions parfois malaisantes : c'est le premier texte où je parle de mon père français, de la part de privilège blanc et de racisme que j'ai reçue. Après avoir beaucoup renoué avec ma part d'héritage vietnamien dans d'autres textes, il me semble important d'affronter ma part française et les imbrications complexes du métissage.

*Why do I write?
'Cause I have to.
'Cause my voice,
in all its dialects,
has been silent too long*
Jacob Sam-La Rose

Karima El Kharraze (KEK) :

La nécessité de faire surgir un « je » dans un contexte où trop souvent j'avais l'impression que les personnes minorisées qui m'étaient proches et moi-même étions renvoyées à un « eux ».
La nécessité de dire à mes ami·es blanc·hes ce que longtemps j'ai tu.

Essia Jaïbi (EJ) : L'écriture s'est imposée à moi très tôt, comme une nécessité. Elle a toujours été un espace de liberté, un lieu où déconstruire, recomposer, interroger le réel. Mon parcours artistique, à cheval entre la mise en scène, l'écriture dramatique et la production, m'a amenée à explorer différentes formes de narration, toujours avec le désir d'un théâtre qui interroge et bouscule.

Mais écrire, ce n'est pas seulement raconter. C'est aussi choisir un angle, une voix, une posture. J'ai grandi en étant traversée par des récits dominants qui ne me ressemblaient pas et qui définissent les normes du beau, du légitime, du dicible. L'écriture est devenue pour moi un moyen de reprendre la parole, de la façonner selon mes propres référents, d'interroger ce qui se cache derrière les évidences. Ce texte s'inscrit dans cette démarche. Il ne cherche pas seulement à dénoncer, mais à donner à voir ce que la blanchité produit dans nos corps, dans nos parcours, dans nos aspirations. Il est né d'un besoin urgent de raconter depuis notre place, sans médiation, sans filtre, sans chercher à correspondre à ce que l'on attend de nous.



© Caroline Ablain

Marine Bachelot Nguyen



© Bashir Tayachi

Essia Jaïbi



© Élios Noé

Marina Keltchewsky

Marina Keltchewsky (MK) : Je suis avant tout actrice et chanteuse et c'est comme ça que j'ai rencontré Marine Bachelot Nguyen qui porte aujourd'hui ce nouveau projet, *White Spirit*. J'ai joué différents textes de Marine : certains textes étaient écrits bien en amont des répétitions et d'autres étaient en cours d'écriture pendant les répétitions. Dans *Circulations Capitales*, un spectacle fondé sur nos trajectoires familiales et autobiographiques, l'écriture de Marine prenait racine dans des improvisations qu'elle demandait aux interprètes : elle nous incitait à « écrire » à notre manière. Mon chemin d'écriture se situe là : j'écris toujours depuis ma position d'actrice, dans le rapport à un public plus qu'à un lectorat.

Je suis arrivée en France avec ma mère (française) et mes frères en l'an 2000, laissant derrière nous la Russie. J'avais 13 ans et ce fut un passage très brutal pour moi, alors même que je quittais une société russe extrêmement brutale elle aussi. Pourtant, réussir à trouver ma place en France n'a pas été simple, ce qui m'a souvent amenée à m'interroger sur les problématiques du passage d'une culture à une autre. Quelles tensions amène le fait d'appartenir à plusieurs cultures à la fois ? Comment voudrait-on être perçu ? Et comment est-on, de fait, perçu. Nous partageons souvent ce genre de questionnement avec Marine, et c'est au cours d'une discussion sur le trottoir en traînant nos valises qu'est venue l'idée de *White Spirit*, « esprit blanc » si on traduit littéralement. Interroger la dimension politique de cet « esprit blanc » qui vient effacer toutes les autres couleurs pour imposer la sienne, imposer sa domination politique et sa vision du monde. La « blanchité » regarde le monde, tandis qu'elle-même échappe au regard ; nous avons donc envie de tourner notre regard vers le problème blanc, comme l'appelle Léonora Miano¹ dans un texte éponyme.

LA NÉCESSITÉ DE DIRE À MES AMI·ES BLANC·HES CE QUE LONGTEMPS J'AI TU.

Karima El Kharraze

Émilie Monnet (ÉM) : C'est d'abord un heureux hasard, même si j'ai toujours écrit un journal, j'ai toujours eu un carnet où je notais mes rêves. Il a d'ailleurs constitué la matière première de ma première pièce, *Okinum*, où je tente de déchiffrer un rêve récurrent d'un castor géant. L'écriture m'a permis de faire des liens sensibles entre l'onirisme et le politique, notamment en lien avec mon identité autochtone anishnaabée et, plus spécifiquement, avec l'histoire des femmes de ma famille. Ce texte a été traduit en d'autres langues et a beaucoup été joué ; il marque le début de mon cheminement en écriture théâtrale. Depuis, l'écriture fait vraiment partie de ma pratique, autant pour les projets personnels que pour ceux des autres. C'est d'ailleurs dans le cadre du projet d'un metteur en scène français installé au Québec que j'ai rencontré l'écriture de Marine. Nous étions toutes les deux invitées à réécrire un passage du *Faust* de Dante. Suite à cela, Marine m'a invitée à me joindre au collectif d'autrices de *White Spirit*.

¹ Léonora Miano : femme de lettres franco-camerounaise d'expression française

Regards croisés

Comment vivez-vous le passage de l'écriture à la lecture de vos textes ?

MBN : Je le vis bien, car la lecture à voix haute permet de mieux comprendre les lignes de force et les points de faiblesse d'un texte, et donc de le retravailler, de le sculpter en termes de rythmique et de dynamique. J'aime entendre mes textes lus par d'autres, et aussi les lire moi-même, en essayant de rester proche d'une forme de sobriété, en particulier sur de l'autofiction.

KEK : Passer du texte à l'oralité est au cœur de mon processus d'écriture. J'ai commencé à écrire au contact de la culture orale de mes parents marocains illettrés et de leur communauté.

EJ : C'est un moment charnière, une bascule. L'écriture est un processus intime, parfois solitaire, où l'on explore les angles morts, les silences, les non-dits. Lire nos propres textes sur scène, c'est leur donner une nouvelle dimension : une incarnation, une adresse directe au public. Dans le cas de *White Spirit*, ce passage est encore plus fort car nous portons nos propres récits. Nous ne jouons pas un rôle, nous ne prêtons pas nos voix à une autre histoire : nous sommes celles qui écrivent et celles qui parlent. Ce choix est politique. Il s'agit de refuser l'assignation, d'être pleinement visibles, audibles.

C'est un exercice vertigineux, parfois inconfortable, car il nous expose. Mais c'est aussi une manière de reprendre le contrôle du récit, d'affirmer notre place sur scène autrement que comme objets de regard. Nous sommes sujettes, autrices, performeuses de nos propres histoires.



Karima El Kharraze

© Hélène Harderi

MK : Je change tout ! Quand j'écris, mes textes sont souvent trop formels et ne correspondent pas à l'expérience de partage que j'ai envie de vivre sur scène : alors, dès que je lis mon texte à voix haute à un auditoire, j'improvise et je change mon propre texte en direct. Et ensuite, j'inscris ces transformations dans le texte.

ÉM : Je suis avant tout comédienne, c'est donc naturel pour moi de dire les mots. Mon écriture est d'abord pour la scène : quand j'écris, je pense à la musicalité des mots, au souffle et au rythme, comment ces mots seront portés sur scène.



Émilie Monnet

© Damian Siqueiros

Comment s'est produite votre rencontre avec les autres intervenantes de *White Spirit* ?

MBN : J'ai rencontré chacune d'entre elles dans des circonstances différentes, ces dernières années, en France, en Tunisie ou au Québec, j'ai adoré le travail et l'œuvre de chacune des artistes, et j'ai donc eu envie de les inviter à participer à ce projet, en leur passant commande. Je trouve notre collectif d'artistes femmes très riche et prometteur, passionnant en termes d'échanges culturels, littéraires, personnels et politiques, à la mesure de ce que j'avais rêvé.

EJ : La première rencontre s'est faite avec Marine Bachelot Nguyen. Nous avons entamé un dialogue autour de questionnements communs : comment raconter nos réalités en tant que femmes artistes racisées ? Comment déconstruire le regard dominant, non pas seulement en réponse ou en opposition, mais en affirmant nos propres récits, nos propres esthétiques ?

Puis, est venue la rencontre avec les autres autrices. Nous venons de parcours artistiques différents, mais nous partageons cette même nécessité de dire. *White Spirit* est né de cette urgence, de cette volonté de penser ensemble nos expériences du racisme systémique, de la blanchité comme norme, des hiérarchies esthétiques et culturelles.

Ce projet est avant tout un espace de dialogue. Nous avons construit ce projet en nous appuyant sur nos vécus, nos colères, nos doutes, nos héritages. Il ne s'agit pas d'un texte figé, mais d'un processus vivant, où les voix se croisent et se transforment.

ÉM : En juillet 2024, Marine nous a toutes réunies pour une première résidence d'écriture à Avignon. Nos journées étaient ponctuées par des moments d'écriture individuels et des partages de nos textes en chantier. J'ai le souvenir d'une semaine très riche en partages, je me suis sentie très inspirée par ce cercle de femmes artistes, à la fois talentueuses et engagées. Pouvoir échanger sur les thèmes au cœur de *White Spirit*, sur la façon dont la colonisation a affecté les territoires et les identités qui nous constituent, et constater des points de rencontre et des différences entre nos histoires de vie, c'est très riche.

WHITE SPIRIT EST NÉ DE CETTE URGENCE, DE CETTE VOLONTÉ DE PENSER ENSEMBLE NOS EXPÉRIENCES DU RACISME SYSTÉMIQUE, DE LA BLANCHITÉ COMME NORME, DES HIÉRARCHIES ESTHÉTIQUES ET CULTURELLES.

Essia Jaïbi

KEK : Marine Bachelot Nguyen nous a choisies et la magie a immédiatement nimbé notre rencontre. Nous venons toutes d'horizons différents et ce qui nous réunit c'est une forme de lucidité face au monde tel qu'il est façonné. Nous écrivons comme dit Marieluise Fleisser avec un couteau pour trancher les illusions, les nôtres et celles des autres.

MK : Marine Bachelot Nguyen nous a réunies dans une maison pendant une semaine, en marge du festival d'Avignon. Nous avons naturellement parlé de tout ce qui nous agite, du racisme quotidien vécu par certaines, de la situation politique terrible en Tunisie et ailleurs. Nos textes se sont écrits aussi à partir de ce terreau de discussions et depuis les problématiques très différentes qui nous traversent.

Quel est « le message » que vous avez envie de partager avec le public de La Chaux-de-Fonds ?

MBN : C'est le public de La Chaux-de-Fonds qui recevra la proposition et nos textes, et en fera son miel ! En tout cas, ces questions de blanchité, d'esprit occidental, de racisme systémique dans ses manifestations visibles ou invisibles, nous concernent toutes et tous, intimement et politiquement : les mettre en partage, pour mieux digérer ensemble nos héritages, et œuvrer intelligemment et finement face aux dynamiques fascisantes qui menacent nos présents.

EJ : Plus qu'un message, *White Spirit* propose un déplacement du regard. Nous interrogeons les structures de pouvoir, les normes invisibles qui façonnent notre rapport au monde, à l'art, aux corps.

Nous n'avons pas écrit ces textes pour expliquer ou justifier notre vécu. Nous ne cherchons pas à être pédagogiques, ni à offrir un récit lisse et rassurant. Nous voulons mettre en lumière la manière dont la blanchité structure l'imaginaire, la manière dont elle s'impose, parfois sans bruit, parfois avec violence.

À La Chaux-de-Fonds comme ailleurs, cette réflexion résonnera différemment selon l'histoire et la place de chacun-e. Notre souhait, c'est que ce projet ouvre un espace de trouble, qu'il bouscule, qu'il pousse à voir autrement.

PRENDRE CONSCIENCE QUE LA « BLANCHITÉ » ENFERME TOUT LE MONDE DANS DES CAGES DONT IL EST GRAND TEMPS DE SE LIBÉRER.

Marina Keltchewsky

KEK : *Mon ami blanc*, le texte que je partagerai avec le public, propose une expérience, plutôt qu'un message : se décentrer.

MK : Plus qu'un message, j'ai envie de partager avec le public l'expérience de regarder la « blanchité », de la questionner dans nos propres vies. Prendre conscience que la « blanchité » enferme tout le monde dans des cages dont il est grand temps de se libérer.

ÉM : Selon moi, la force du projet réside dans le fait que nous sommes toutes les six rassemblées, nos six corps sur scène, dans cette prise de parole collective. Nous sommes toutes différentes, nos points de vue sur la blanchité sont divers, mais, ensemble, nous sommes solidaires. Et plus fortes aussi. Et même si le thème du projet amène forcément des paroles « rentre-dedans », j'espère qu'on offre aussi un message d'espoir face à tout ce qui se passe de grave dans le monde actuellement. L'écoute, la poésie, la beauté, l'entraide, la solidarité, ce sont aussi des formes de résistance et c'est avec cela que j'aimerais que le public reparte. |

Nina Mélo

Nina Mélo est actrice et prendra en charge le texte de Penda Diouf lors des représentations

Comme vous le savez, c'est Penda Diouf, dont j'aime beaucoup le travail, qui est l'auteure du texte que je lirai, *Xessal*¹. J'ai hâte de partager ce récit qui parle d'un problème complexe, la dépigmentation.

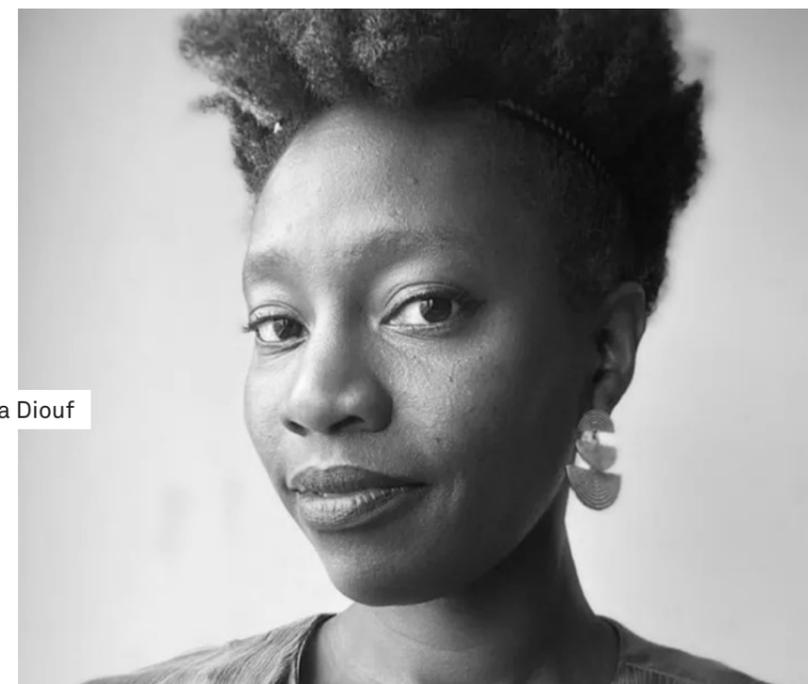
C'est un sujet encore inconnu pour les personnes non concernées. C'est un texte vivant, cru, organique, puissant que je suis impatiente de partager avec le public.

C'est un texte qui me touche particulièrement, ayant des proches qui pratiquent la dépigmentation avec des produits chimiques nocifs pour la santé, et j'aurais eu bien des difficultés à écrire sur cette thématique sensible. Alors je suis reconnaissante à Penda Diouf d'avoir investi le sujet avec le personnage fort d'Amy à qui je prêterai ma voix.

Je suis admirative et inspirée par les textes personnels, engagés, authentiques des auteures de *White Spirit* et il me tarde de vivre sur scène ce moment unique avec ces auteures aux valeurs qui font toute la différence aujourd'hui. |

¹Xessal : le mot xessal (ghessal) désigne au Sénégal une pratique, assez répandue dans le milieu noir en général et africain au sud du Sahel en particulier, de dépigmentation cutanée volontaire. L'effet recherché par les hommes et les femmes qui s'y adonnent est le « blanchiment » de la peau.

Migrants-Formation no 78, septembre 1989, Joseph Odongo, psychologue clinicien.



Penda Diouf

© Penda Diouf

par Josiane Greub

White Spirit

Les six auteures ont intitulé leur spectacle *White Spirit*, termes qui peuvent être traduits littéralement par « Esprit Blanc », c'est-à-dire tout ce qui peut provenir du monde culturel occidental et vient se superposer, se mélanger jusqu'à éliminer les mondes culturels de pays anciennement colonisés.

De ces deux termes est ainsi donnée une traduction abstraite qui ne saisit pas dans toute son étendue l'influence délétère ainsi exercée. Il faut se référer pour en avoir une idée à la chimie où la traduction de white spirit est une essence minérale dérivée du pétrole et utilisée comme diluant et nettoyant jusqu'à ne plus laisser de traces de toute peinture.

Cette définition métaphorique permet de mieux apprécier le message que veulent nous transmettre Marine Bachelot Nguyen, franco-vietnamienne, Penda Diouf, née en France de parents africains, de par sa naissance française et qui a acquis la nationalité sénégalaise, Karima El Kharazze née en France de parents marocains, double nationale, Essia Jaïbi, née en Tunisie et de nationalité tunisienne, et Emilie Monnet, double nationale franco-canadienne d'origine anishnaabée, peuple autochtone du Canada.

Ces auteures proviennent de pays, anciennes colonies de la France ou ayant été sous son protectorat. Elles ont étudié en France et ensuite travaillé en France ou dans divers pays européens, étant sans cesse confrontées aux deux cultures dont elles sont l'image, celle de leur origine et celle du pays dans lequel elles sont nées et ont effectué leur formation.

Cette dualité, inévitable, se résume par une prééminence de la culture occidentale qui tend à exclure, voir à supprimer toute référence à la culture d'origine.

Ce déracinement oppresseur est mortifère, car niant l'identité première de l'individu soumis à cette dualité. Les auteures veulent redonner à leur culture d'origine, qui les a vues naître, toute l'importance qu'elle n'aurait jamais dû perdre.

Quant à Marina Keltschwesky, d'origine russe, son enfance passée dans divers pays et sa formation théâtrale suivie en France l'ont aussi placée à la croisée de différentes cultures, l'interpelant de la même manière.

Un recueil de textes intitulé *Décolonisons les arts!*¹ composé de 18 textes de différentes auteures, metteuses en scène, comédiennes, directeur·rices de théâtre, artiste lyrique, illustre cette démarche. En voici quelques extraits :

« Décoloniser les arts, ce n'est pas rechercher des coupables, descendants des colons. Il faut avoir le courage d'ajouter au roman national des chapitres nuancés, complexes, sombres, mais pas seulement. » (p. 57)

« La babélisation des grandes capitales et leur implicite relativisme culturel sont le signe incontestable de la modernité (...) nous ne nous comprendrons jamais plus par l'unicité d'un goût, d'un lieu, clos et d'un savoir totalisant. » (p. 93)

« Vous vous maintenez dans l'ignorance d'un monde qui pulse pourtant en face de vous. Vous vous refusez de vous accorder le droit de grandir en apprenant de l'autre. L'autre est différent de moi donc j'apprends de l'autre. » (p. 60)

Penda Diouf, l'une des auteures de ce soir, sur le site du Centre dramatique Drôme-Ardèche, résume ainsi les enjeux de ces confrontations : « Je souhaite que nos différentes langues, nos esthétiques se parlent et se complètent. Mon travail ne peut que s'enrichir à leurs côtés. Et à mon humble mesure, j'espère leur rendre ce qu'ils m'ont, sans le savoir, déjà apporté. »

Les six auteures sont toutes des femmes. Elles exprimeront aussi dans leur texte les discriminations cumulées du fait de leur sexe, de leur culture d'origine et de leur culture de formation, formes combinées de domination renvoyant aux dilemmes stratégiques et identitaires de certaines catégories de la population². |

Sauvez Bâtard

Texte et mise en scène **Thymios Fountas**



© Margot Briand

Le ciel a disparu. Dans un terrain vague aux airs de fin du monde, Bâtard, poète queer et corps en suspens, est jugé pour un meurtre qu'iel ne sait plus s'iel l'a commis. Clébard, Clochard, Cafard dressent le décor : un tribunal grotesque aux frontières de la fable et du cauchemar.

Pour se défendre, Bâtard scande, bégaie, hurle parfois : iel cherche à dire sans savoir ce qu'il faut sauver. Les mots sortent en rafales, tâtonnent (comme d'habitude) dans la nuit, cherchent une forme, un éventuel souvenir. Que s'est-il passé ? Qui est Ekart ? Peut-on aimer sans se détruire ? Peut-on se souvenir sans trahir ?

Sauvez Bâtard de Thymios Fountas est une fable queer, tendue et poétique, où la langue se déchire, le désir ouvre des brèches qu'aucun mot ne referme, dans une langue qui brûle sans répit. La chute deviendra-t-elle un point départ ?

« Dans l'inquiétude de ce monde qui vient, aimer sonne comme une promesse d'avenir. C'est notre antidote. » Thymios Fountas

¹ *Décolonisons les arts!* Sous la direction de Françoise Vergès, Leïla Cukierman et Gerty Dambury, L'Arche, Paris 2018.

² *Dictionnaire genre & science politique : Concepts, objets, problèmes*, Catherine Achin et Laure Bereni, Les Presses de Science Po, Paris 2013, pp. 286 à 297.

THYMIOS FOUNTAS
AUTEUR, METTEUR EN SCÈNE
ET COMÉDIEN



© Alexandre Fytrakis

1989 Auteur, metteur en scène et comédien belgo-grec, Thymios Fountas est né à Copenhague

2008 Cours Florent à Paris

2013 Formation en interprétation dramatique à l'Institut des Arts de Diffusion (IAD) de Louvain

2015 Obtention d'un Master en écriture dramatique (théâtre et cinéma) à l'Institut national supérieur des arts du spectacle et des techniques de diffusion de la Fédération Wallonie-Bruxelles (INSAS)

Écriture de *Sauvez Bâtard* qu'il met en scène en 2023 (Prix Émulation du jury international)

2017 Écriture de *Ublo*

2024 Fonde la Compagnie wet dreams

Obtention du Grand Prix des arts du spectacle pour *Sauvez Bâtard*, prix décerné par L'Académie royale de langue française de Belgique à une pièce de théâtre éditée

Depuis 2014, Thymios Fountas est intervenu comme dramaturge (en particulier : *L'Enfer du décor*, *Miroir miroir*), comédien (en particulier *George de Molière*, *Si tu me survis*, *Au port*, *Seaguls*) et metteur en scène dans de nombreux spectacles.

Thymios Fountas

texte et mise en scène

Sauvez Bâtard

Quel est le chemin qui vous a amené à l'écriture, à la mise en scène ?

J'ai d'abord fait des études de théâtre, en interprétation dramatique. En tant qu'acteur, mon parcours m'a laissé quelques frustrations. J'avais envie de plus, de raconter mes propres histoires. C'est comme ça que j'ai commencé à écrire, d'abord des textes loin du théâtre, qui correspondaient à des moments particuliers de ma vie, des poèmes, des fragments de fiction. A la fin de ces études, j'ai vraiment eu envie de me diriger vers l'écriture et la mise en scène. Alors j'ai entrepris un Master en écriture de théâtre et cinéma, à Bruxelles. Là, j'ai écrit plusieurs pièces courtes et deux longues, dont une première version de *Sauvez Bâtard*, c'était en 2015. Quand j'ai voulu mettre la pièce en lecture avec des acteurs, avec des dramaturgies, au vu des contraintes théâtrales, j'ai supprimé deux personnages mineurs, resserré, recentré, j'ai coupé, clarifié certaines situations.

Quels sont les sujets qui inspirent votre écriture ?

Les sujets émergent, je n'ai pas un sujet de départ mais plutôt une ambiance, une émotion, une atmosphère, des choses diffuses. Il y a des récurrences souvent liées à l'amour, à la solitude, à des personnages en quête de quelque chose, beaucoup de sujets tirés de mon vécu, des expériences queer, de l'inquiétude face à l'avenir.

Comment êtes-vous arrivé à écrire *Sauvez Bâtard* ?

J'aime le paradoxe et la cohabitation contradictoire. Dans la pièce, on ne sait pas toujours sur quel pied danser, des choses terribles dont on rit, des choses belles dont on se moque mais qui émeuvent, du clair-obscur, comme dans une sorte de rêve. En écrivant la pièce, je ressentais beaucoup d'inquiétude face à l'avenir mais en même temps, je crois très fort au pouvoir de la joie, cohabitation entre inquiétude et plaisir. J'étais dans un moment de ma vie où je voulais régler mes comptes avec des histoires d'amour douloureuses. Dans *Sauvez Bâtard*, on est dans un paradoxe, avec un personnage principal qui s'appelle Bâtard, qui est détesté de tous, qui se comporte comme un gros bâtard mais qu'il s'agit d'éventuellement sauver, ou pas ! Y a-t-il quelque chose à garder de lui ? Faut-il tout jeter ? Est-ce qu'un être absolument mauvais existe ? Et... Bâtard est poète ! A ce moment de ma vie, j'avais des comptes à régler avec la figure du génie ou la figure du poète, de l'artiste génial, à qui tout est permis, qu'on admire. Cette figure a fait vraiment trop de mal.

J'ai été impressionné par la lecture de *Baal* de Bertolt Brecht. Baal est un personnage malfaisant, qui tue. La pièce est fascinante, violente, puissante, qui pose question. Elle m'a marqué.



© Margot Briand

par
Josiane Greub

par
Josiane Greub



© Alice Piemme

Comment envisagez-vous la mise en scène, principalement celle de *Sauvez Bâtard* ?

C'est la première mise en scène que je fais seul. Le texte est assez particulier, avec énormément de métaphores, très chargé en licences poétiques, très irréaliste, avec de la magie. Cela posait alors la question de la place de la mise en scène avec une telle force dans le langage. La tentation a été de faire une mise en scène chirurgicale, très épurée et de laisser pleine place au langage. Je n'ai pas eu envie de faire ça. J'ai eu envie d'écouter mon intuition, de porter tous les éléments du spectacle au niveau du texte, de jouer parfois avec une certaine saturation, de plonger dans l'univers halluciné, poétique, surnaturel de *Sauvez Bâtard* plutôt que d'en avoir peur et de cantonner la mise en scène au langage. Mon geste a été de déployer tous les éléments de la pièce, de faire entrer les spectateurs dans le rêve et l'hallucination par les lumières, les costumes... Chaque partie du spectacle raconte quelque chose de l'histoire, le temps est raconté par la lumière ou son absence. On présente au spectateur un monde en soi, qui existerait pour lui-même.

Quelle est la place des acteurs dans votre manière de travailler ?

Tous les metteurs en scène disent que les acteurs sont importants ! Mais, malgré tout ce que j'ai dit sur la mise en scène, c'est du théâtre d'acteurs, très fort. Beaucoup repose sur eux, beaucoup de liberté est laissée à l'acteur, à l'actrice. J'écoute ce qu'ils et elles ont à dire sur le texte, sur les situations vécues sur le plateau. Garder la sensibilité de l'acteur-riche est essentiel. Mais le metteur en scène est en première ligne, fait-il les bons choix ? Il y a par contre des choses très précises et très contraignantes, très claires que je propose, notamment le texte, déjà écrit. Certaines choses fonctionnent, d'autres pas. Notre travail a été une forme d'aller-retour entre eux et moi, une forme de partition dans laquelle ils et elles se sont glissées. Une grande aide a été apportée par la scénographie et les costumes. Les costumes clarifient leur rôle, leur jeu.

MON GESTE A ÉTÉ DE DÉPLOYER TOUS LES ÉLÉMENTS DE LA PIÈCE, DE FAIRE ENTRER LES SPECTATEURS DANS LE RÊVE ET L'HALLUCINATION PAR LES LUMIÈRES, LES COSTUMES...

Quelle importance accordez-vous au lieu où se jouent les spectacles, au public ?

Le lieu conditionne énormément de choses, la programmation, la salle, la technique, ce qu'on ne maîtrise pas. C'est une donnée externe dont on tient compte, avec laquelle on apprend à jouer. On trouve des solutions à chaque fois, on adapte. Ce n'est pas comme au cinéma où le film est déjà fait, on est face à une œuvre vivante avec des acteurs qui ont une partition en eux et qui doivent chaque fois réadapter. C'est un monde fragile.

Quant au public, c'est pour lui qu'on fait le spectacle. C'est une donnée qu'on ne contrôle pas complètement. J'ai créé le spectacle comme si j'étais mon premier spectateur. J'ai un peu projeté mes propres goûts, mes propres envies, ma propre façon de regarder un spectacle. Durant la création, il y a une salle peuplée de Thymios ! Ensuite, le spectacle se joue devant les gens. Quelque part, il n'est plus à nous, chacun fait son propre chemin, entre ou non dans la proposition selon son propre univers, sa propre disponibilité. *Sauvez Bâtard* demande une sorte de vigilance, ça va un peu dans tous les sens, et une sorte de lâcher prise face au surréalisme de la pièce, ne pas chercher à tout comprendre. J'espère susciter du plaisir, pas uniquement intellectuel mais aussi physique, émotionnel. Ici, le public est un peu utilisé comme les jurés au procès de Bâtard, mais il est juste sans réponse !

Que dire encore ?

Laissez-vous guider, n'essayez pas de tout comprendre ! Soyez prêts à être disponibles ! J'essaie de transmettre quelque chose de l'ordre de l'imaginaire, de la sensation, de l'émotion. Dans ma façon d'écrire, je travaille un texte un peu comme un poème, une partition de musique ou une œuvre plastique. Je travaille le sens, l'histoire, il y a les mots, mais j'aime jouer avec les sonorités, les émotions provoquées par les formes. Dans ce spectacle, qui est un spectacle de poésie, on ne peut réduire le poème à ce dont il parle, on cible autre chose. |

J'ESPÈRE SUSCITER DU PLAISIR, PAS UNIQUEMENT INTELLECTUEL MAIS AUSSI PHYSIQUE, ÉMOTIONNEL.



© Margot Briand



© Margot Briand

Comment s'aimer quand l'horizon s'effondre ?
 « Peu d'entre nous savent aimer, aimer bien.
 Je ne parle pas d'une série de règles prescrites
 mais d'un amour qui soit bon pour soi et la personne
 aimée. Pour nous les personnes queers, la question
 de l'amour est centrale. Nos vécus sont tous liés à
 l'interdiction plus ou moins forte de désirer et
 d'aimer ceux que nous désirons et que nous aimons.
 Le manque de modèles et de représentation doublée
 des violences multiples auxquelles nous sommes
 exposées nous pousse dans des stratégies de survie
 dès l'enfance qui entravent nos apprentissages
 à aimer. Combien sommes-nous à sacrifier notre
 authenticité au profit d'une version convenue de
 nous-mêmes visant à minimiser les risques d'insultes,
 d'humiliation ou de coups ? Dans l'inquiétude de ce
 monde qui vient, aimer sonne comme une promesse
 d'avenir. C'est notre antidote. »

Thymios Fountas



© Margot Briand

Voir clair avec Monique Wittig



© Fonds Monique Wittig

MONIQUE WITTIG
AUTEURE

1935 Naissance à Dannemarie, en Alsace

Années 1950

Études à la Sorbonne, à Paris. Obtention
d'une licence en lettres

1964 Publication de *L'Opoponax*, son premier
roman

1968 Engagement dans le mouvement de
révolte estudiantin et ouvrier

1969 Publication de *Les Guérillères*

Années 1970

Participation à la publication de l'un des
premiers manifestes du mouvement
féministe français. Fondation des groupes
Les Petites Marguerites, *Les Gouines rouges*
et *Les Féministes révolutionnaires*

1973 Publication de *Le Corps lesbien*

1976 Marginalisée au sein du MLF (Mouvement
de libération des femmes), Monique Wittig
rallie les États-Unis, où elle s'installe avec
sa compagne Sande Zeig.

1990 Enseignement du français et des études
féministes à l'Université de l'Arizona, à
Tucson

1992 Publication de l'ensemble de ses essais
sous le titre *The Straight Mind*

2001 Publication de *La Pensée straight*,
traduction française de *The Straight Mind*

2003 Décès à Tucson

2010 Publication posthume de sa thèse de
doctorat, *Le Chantier littéraire*. Réflexion
sur le genre grammatical et son articulation
avec le genre social, cet ouvrage dénonce
« l'appropriation par les hommes de
l'universel ».

Romancière, philosophe, théoricienne et
militante féministe, Monique Wittig est l'auteure
d'une importante œuvre littéraire, fictions et
essais confondus, qui la positionne comme
la pionnière des études du genre. Selon elle,
la pensée straight s'incarne fortement dans
le langage: « La forme abstraite, le général,
l'universel, c'est bien ce que le prétendu genre
masculin grammatical veut dire », a-t-elle
défendu.

Qu'est-ce que la pensée straight ?

« CE N'EST PAS UNE LANGUE, C'EST UNE FORTERESSE. IL FAUT ENTRER PAR EFFRACTION. »

Paul B. Preciado

Faire vaciller la langue : la pensée straight

Le langage ne se contente pas de nommer. Il ordonne, il classe, il distribue, il efface. Il trace des frontières entre ce qui peut être dit et ce qui doit rester tu, indicible. Parler dans ses marges trouble déjà l'ordre établi.

Monique Wittig, née en 1935 et morte en 2003, dérange. Trop littéraire pour les théoricien·nes, trop théorique et conceptuelle pour les radicales pour être récupérée. Elle écrit contre le langage qui cadre, contre les mots qui enferment, contre un ordre qui naturalise l'hétérosexualité, invisibilisant ainsi le féminin.

Dans *La Pensée straight*¹, elle expose une évidence qui se dérobe : l'hétérosexualité fonctionne comme un système de domination, structuré et imposé par le langage. Celui-ci ne relève pas d'un choix personnel, ni d'un ordre biologique, mais d'un régime de vérité imposé. Une construction sociale et politique qui façonne et contraint le réel jusque dans la syntaxe.

Le langage ne flotte pas au-dessus du monde. Il le modèle, l'ordonne le contraint. Ce qui peut être dit façonne ce qui peut être pensé. « Il n'existe rien en dehors de ce que la pensée straight produit comme réalité. »

Nommer construit l'existence. Ne pas nommer efface. La pensée straight ne se contente pas d'organiser la société, d'assigner chacun·e à son rôle, elle asservit la langue pour que tout s'y conforme. Le masculin s'impose comme l'universel, le féminin reste une catégorie seconde, assignée, subordonnée. Avant même d'être dit, il est déjà dissout. Dire « l'homme » pour désigner l'humain, accepter que le masculin l'emporte toujours, laisser la syntaxe plier les corps sous la loi d'un neutre qui ne l'est pas revient à dire que « ce qui n'est pas nommé n'existe pas ».

L'absence de place dans la langue impose comme une sorte d'autotraduction : s'autotraduire pour forcer une langue à dire ce qu'elle exclut. Parler depuis une faille, créer un passage (en force) là où il n'en existait pas.

S'autotraduire, infiltrer, dérégler

Monique Wittig ne démonte pas cet ordre établi par une simple critique : elle le dérègle de l'intérieur.

S'autotraduire ici ne revient pas à passer d'une langue à une autre, mais à contraindre la langue dans laquelle nous vivons à dire ce qu'elle tait. Une torsion, une résistance. S'autotraduire depuis « la classe des femmes », depuis un espace que la langue condamne à l'illégitimité, à la subordination, à la fiction (à la parodie) d'elle-même.

« Je est une position dans le langage. » Un lieu instable, une brèche ouverte dans l'ordre des mots. Dire « je » dans une langue qui ne l'a pas prévu force une bifurcation. Dévier, rayer, infléchir. « Détruire les catégories du sexe, détruire celles du langage. » L'un entraîne l'autre. Nommer autrement ne suffit pas. Il faut renverser la syntaxe qui enferme ; dérégler la machine du sens ; faire exploser la grammaire de l'intérieur.

Une langue qui tremble

Le langage straight avance sans heurt. Il pose, il affirme, il cadre. Aucune place pour le doute, l'hésitation, le trouble.

Mais ici, le langage ne suit plus son cours. Il accroche, il résiste (surpris peut-être). Une phrase s'interrompt, vacille, reprend ailleurs. Un mot refuse de s'accorder. Une rupture s'ouvre, une brèche se creuse. Les évidences ne tiennent plus. Le solide se lézarde. Le « naturel » s'avère construit.

Le texte ne s'aligne plus, la langue vacille sous son propre poids.

Une pensée inassimilable

Monique Wittig n'entre dans aucune case. Ni dans le féminisme dominant ni dans la littérature. Trop matérialiste pour les études queer, trop universaliste pour un féminisme qui veut habiter la langue plutôt que la renverser. D'ailleurs, elle ne cherche pas une place dans le langage. Elle veut le briser. Là où d'autres travaillent à légitimer une place dans la langue, Monique Wittig abroge la catégorie même qui assigne cette place. Elle refuse l'hétérosexualité comme régime de pensée, elle refuse la langue qui en est l'instrument, elle refuse la langue tout court.

La réception de son œuvre l'atteste : il est impossible de la situer sans qu'elle nous explose au visage. Trop littéraire pour la théorie, trop théorique pour la fiction. Même la figure du cheval de Troie qu'elle voit avant tout comme une machine de guerre résiste, impossible à s'approprier.

Alors que produire, comment produire un langage métamorphosé, radicalement nouveau à partir d'une pensée qui refuse toute assimilation ? Que créer, inventer après que la rupture a eu lieu ?

Si toute langue, tout langage structure une forme de pouvoir, comment parler à partir des brèches et des failles sans qu'elles se referment ? Comment narrer un contre-monde sans être expulsé tout de suite hors du champ de son dicible ?



Monique Wittig 1964, Prix Médicis

Un point de rupture

« Il n'y a pas de pensée qui échappe au langage. » Monique Wittig ne propose ni une théorie ni une lecture de la marge. Elle détruit le cadre. Elle ne revendique pas d'autres mots, mais un monde qui refuse l'ordre syntaxique imposé. Une pensée qui ne se laisse pas absorber : une onde de choc qui fissure encore et toujours les évidences.

Et après la déflagration, quelle langue, quels balbutiements ? Ceux d'une lecture musicale où les voix et les sons, les jeux de tonalité, tordront le texte, le relanceront, le déplaceront. Avec DameChevalier, Caro Geryl et Adèle Haenel, quelles premières failles, quels balbutiements dans le tu et le « toujours déjà là » ? |

¹ Les phrases entre guillemets sont des citations de *La Pensée straight* de Monique Wittig, dans la version des Éditions Amsterdam parue en 2022.

DameChevalier

Adèle Haenel et Caro Geryl

Quel est votre lien avec les écrits de Monique Wittig ?

Notre lien avec Monique Wittig nous a été transmis par la culture lesbienne. Par la manière dont les communautés queer en général et la communauté lesbienne en particulier, transmettent leur culture, leur mémoire, de génération en génération. Cette transmission de la culture lesbienne est une des formes que prend la résistance face au travail d'effacement de l'histoire des lesbiennes et des cultures minorisées par la culture dominante.

Donc notre lien à nous avec Wittig s'inscrit dans un travail de résistance et on remercie ceux qui ont œuvré avant nous pour promouvoir la pensée de Monique Wittig et on remercie ceux qui œuvrent aujourd'hui pour que la diffusion soit possible, notamment Anne Bisang et Jehanne Carnal, ainsi que l'équipe du TPR de La Chaux-de-Fonds.

Comme se monte un tel spectacle, notamment sur la question de la lecture pour soi à la lecture pour les autres ?

Ça se monte en équipe. L'idée de cette soirée Wittig (qui s'appelle *Voir clair avec Monique Wittig*) nous est venue grâce à Anne et Jehanne, lorsqu'elles nous ont sollicitées pour reprendre notre précédent spectacle, *Le Voyage sans fin*, que nous avions performé à Paris il y a quelques années. C'est lors de ce spectacle que nous avons fondé notre collectif DameChevalier. On a repris de ce spectacle l'idée du cercle de parole, en mettant au centre de la scène le feu autour duquel on se réunit pour discuter, réfléchir et inventer un autre monde, mais il nous semblait plus urgent aujourd'hui de partager la pensée politique de Wittig que le texte théâtral du *Voyage sans fin*. C'est pour ça qu'on s'est lancé dans l'idée d'un partage de réflexion à partir de la pensée straight. Comme si on se retrouvait à la nuit tombée, le temps d'un spectacle, pour réfléchir ensemble avec Monique Wittig et d'autres compagnonnes de pensée comme Elsa Dorlin ou Sara Ahmed. *Voir Clair* est une performance très ancrée dans le présent, très consciente que le monde dans lequel on évolue est assombri par le fascisme international. Ce spectacle est pensé pour nous permettre de reprendre des forces. L'idée centrale de la performance, c'est de s'adresser aux personnes qui sont là avec nous le plus limpiment possible, de partager pourquoi la pensée de Wittig nous inspire et nous porte, afin qu'on comprenne toustes ensemble.

VOIR CLAIR EST UNE PERFORMANCE TRÈS ANCRÉE DANS LE PRÉSENT, TRÈS CONSCIENTE QUE LE MONDE DANS LEQUEL ON ÉVOLUE EST ASSOMBRI PAR LE FASCISME INTERNATIONAL.

Quand on a joué à Bruxelles, c'était intéressant, car il y avait une partie de la salle qui n'était pas du tout familière de la pensée de Wittig, ni des pensées queer en général, et beaucoup de ces personnes sont venues nous voir pour nous dire qu'elles avaient été très émues de ce que la pensée de Wittig leur permettait de comprendre d'elles-mêmes et que le spectacle leur avait donné beaucoup de force.

Quel est le rôle de la musique ?

Quand on parle de compréhension, ça ne reste pas à un niveau théorique, ce qui nous importe le plus c'est de vivre ensemble une sensation très émouvante, celle de gagner en puissance, parce qu'on comprend mieux. L'émotion qu'on cherche à partager c'est celle de la compréhension, celle d'y voir plus clair et de la prise de conscience par chacun-e de sa propre puissance d'agir. On profite d'un espace-temps en marge du monde, le temps du spectacle, pour déployer une pensée qui redresse et décuple la puissance de chacun-e. C'est pour ça que le rôle du son et de la musique est important, fondamental même, puisque cela accompagne et amplifie les émotions qui s'entremêlent à la réflexion et nous permettent d'y voir clair. |

Rage

Mise en scène Emilienne Flagothier

Drague lourdingue ? Main aux fesses ? Humiliations et vexations sexistes ? Autant de micro-agressions qui empoisonnent le quotidien de nombreuses femmes et filles. Qui, le plus souvent, mal à l'aise et impuissantes, font profil bas et encaissent sans mot dire... Mais voici que l'heure de la vengeance a sonné ! En mode guerrières, les quatre comédiennes de *Rage* se rebellent et laissent éclater leur colère, le sang gicle, les victimes changent de camp.

Miroir tendu aux dominées et aux dominants, le spectacle d'Émilienne Flagothier se profile comme un jeu de massacre qui tutoie l'outrance et l'exagération. Une catharsis jubilatoire qui, assurément, ne laissera personne indifférent !



© Margot Briand

ÉMILIENNE FLAGOTHIER

METTEURE EN SCÈNE
ET COMÉDIENNE

Née en 1992

Écoféministe radicale, elle partage aujourd'hui sa vie entre des collectifs autogérés et une pratique théâtrale plus institutionnelle

2015 Obtention d'un Master de mise en scène à l'INSAS (Institut national supérieur des arts du spectacle et des techniques de diffusion) à Bruxelles. Cofondatrice, dans la foulée, de l'ASBL-ASBL, un collectif de théâtre autogéré, dont l'objectif est de pouvoir expérimenter à tour de rôle l'écriture, le jeu et la mise en scène, et qui a produit sept créations originales en deux ans

2015 Écriture d'un mémoire intitulé *L'Esthétique du nul – réflexions sur un genre théâtral contemporain et une philosophie de vie*

2016 Emilienne Flagothier joue dans le *Thinker's Corner*, une performance philosophique de rue proposée par Dominique Roodthoof

2019 Comédienne dans *Vita Siyo ya watoto (La guerre n'est pas un jeu d'enfant)* de Frédérique Lecomte. Mise en scène de *We Should Be Dancing*, un spectacle de danse qui reproduit minutieusement les mouvements d'enfants en bas âge observés dans les parcs ou les cours d'école. Il a été accueilli au Théâtre de Liège, à Mars-Mons arts de la scène, au Tivoli à Montargis, à Édimbourg.

2022 Mise en scène de *Rage*. En parallèle, préparation d'un projet solo intitulé *Let's Talk About Sex*, une performance documentaire basée sur des interviews et des récits personnels. D'une tout autre tonalité que celle de *Rage*, ce spectacle parle d'intimité avec douceur et bienveillance, en s'appuyant sur les richesses de nos fragilités et de nos différences.

Émilienne Flagothier mise en scène *Rage*

© Margot Briand

J'ai lu que des récits réels sont à l'origine de votre spectacle. Comment avez-vous travaillé à partir de ce matériau ?

Eh bien oui, en effet, ce sont malheureusement mille petites humiliations que j'ai subies, ou que j'ai vu d'autres femmes supporter sans broncher, qui m'ont donné l'idée de faire ce spectacle. Plus j'aiguisais ma lecture féministe du monde, plus je m'insurgeais des violences faites aux femmes, de tous types et de tous niveaux, depuis les viols et les féminicides institués structurellement jusqu'aux micro-rapports de pouvoir dans nos intimités et nos quotidiens, et plus ces micro-agressions, justement, commençaient à m'apparaître tout aussi intolérables, car faisant partie d'un seul et même continuum de violences. J'étais outrée d'avoir tous ces outils de savoir et d'analyse féministes, d'être renforcée par des convictions partagées avec de nombreuses amies politiques, d'être mue en permanence par une colère très forte, et de continuer à rester impuissante face à des remarques sur mon physique, des marques de désintérêt dans des discussions aux thèmes « masculins », ou n'importe laquelle de ces minuscules choses qui vous « rivent au sol » comme disait Beauvoir (elle raconte qu'elle lit en terrasse et se sent tout à fait dans son élément, en plein cœur de la ville, mais seule avec elle-même, stimulée intellectuellement... jusqu'à ce qu'un passant lui fasse une remarque dragueuse, un compliment sur sa beauté, qui la « rive aussitôt au sol », la rappelant à sa condition.)

Ce spectacle accorde-t-il une place à l'improvisation ?

Oui, le spectacle a été construit sur base d'improvisations. Il y a seulement deux scènes que j'ai écrites comme ça, de but en blanc. Et encore, c'était pendant le travail, les répétitions avaient commencé et m'avaient inspirée déjà. J'ai toujours besoin de partir du concret pour écrire. Sinon, pour la plupart des scènes, ça marche comme ça : j'arrive avec une idée, une proposition. Par exemple : « Pénélope, tu vas chez le boucher, et le boucher te drague très fort, mais sans rien dire explicitement, votre conversation reste normale. Et toi tu ne marques aucunement que tu es importunée, tu fais comme si de rien n'était. » Les actrices improvisent, toujours merveilleusement bien, car j'ai eu la chance de travailler avec quatre actrices virtuoses. Et puis, je fais des remarques sur ce que j'ai bien aimé, je demande à garder ceci, cela, je propose des améliorations, par exemple, puis elles recommencent et ainsi de suite, jusqu'à fixer ensemble un texte plus ou moins définitif, que je peaufine en rentrant chez moi. On a créé vraiment en ping-pong, en échange d'idées. J'ai eu l'impression de jouer avec elles, d'être une partenaire des impros (mais qui voit de l'extérieur, ce qui est pratique aussi), c'était un processus très agréable et drôle, la plupart du temps. Aussi, nous avons décidé de garder deux scènes plus ou moins à l'état d'improvisation pour les représentations, pour conserver un peu de cette fraîcheur de jeu que nous avons inventée ensemble pendant les répétitions.

par
Dominique
Bosshard

par
Dominique
Bossard

Quel impact souhaiteriez-vous que cette Rage provoque sur le public ?

Une légèreté, un soulagement collectif, doublés du sentiment de force qu'on a quand on partage de la colère avec un groupe, et qu'on se sent légitime. Une envie féconde de foutre le feu, mais dans la joie et l'espoir. Même, en fait, pour être honnête : j'aimerais que tous-tes les spectateur-rices se disent à la fin que la révolution féministe est déjà en cours et que ça à l'air vraiment trop fun d'aller rejoindre le mouvement! Quant aux mecs cis (cisgenre, i.e. qui se reconnaît dans le genre qui lui a été assigné à la naissance), à qui le spectacle est également destiné, mais dans un second temps seulement, je trouve qu'on fait énormément de travail d'éducation, ce qui est très sympa : une analyse décortiquée et précise des marques de domination qui se nichent dans beaucoup de situations de leur vie quotidienne, quel cadeau ! Tant de travail pour leur montrer ce qu'ils pourraient remarquer par eux-mêmes, s'ils mettaient un tant soit peu d'énergie à être vraiment des alliés, au lieu de juste en donner les signes apparents ou se plaindre du fait que le patriarcat leur a fait du mal à eux aussi. J'aurais rêvé qu'ils sortent la queue entre les jambes, honteux de ce qu'ils ont vu dans le miroir qu'on leur a tendu pendant deux heures. J'aurais voulu qu'ils réalisent à quel point même ceux qui se disent féministes auront toujours du travail à faire pour déconstruire leur socialisation, et à quel point ces attitudes ne sont pas des détails, si on souhaite se sentir égaux avec ses amies, ses amoureuses, ses collègues...



© Margot Briand

Quelles ont été, d'ailleurs, les réactions jusqu'à présent ? Le public masculin s'est-il senti agressé ?

Hahaha... Eh bien, mes espérances pour les mecs cis ont été un peu déçues (j'en attendais peut-être encore trop d'eux...), mais pour tous les autres elles ont été au-delà de mes espérances : partout où nous jouons le public montre son enthousiasme, l'ambiance dans la salle est très vivante, et les rencontres après sont fortes en émotion. Dès la première représentation, on a constaté que quelque chose de puissant politiquement se passait, qui dépassait le spectacle. Globalement, les femmes et les personnes non-mecs cis disent reconnaître chacune des scènes montrées, car elles les ont vécues. Alors que les mecs trouvent parfois que les scènes sont exagérées et irréalistes ! C'est incroyable... nous, on a essayé de les imiter le plus grossièrement possible, pour être malpolies et se faire du bien en se moquant d'eux, mais, au final, il en sort des représentations exactes et très précises de leurs comportements minables ! Et eux contestent l'évidence... bref.

Les plus agaçants sont ceux qui sortent en ayant « adoré » parce qu'ils ont « tout compris », et qui parfois vont même jusqu'à nous paternaliser en nous « félicitant pour ce travail essentiel », mais qu'on sent à distance. Mais on a aussi quelques « mascus » qui sortent outrés pendant la représentation, voire qui restent les bras croisés tout du long. On a déjà entendu, chuchoté dans une de ces situations-là, « désolée chéri, je n'aurais pas dû t'emmener voir ça. » !

DÈS LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION, ON A CONSTATÉ QUE QUELQUE CHOSE DE PUISSANT POLITIQUEMENT SE PASSAIT, QUI DÉPASSAIT LE SPECTACLE.

Mais, tout de même, je remarque chez mes amis hommes une réaction très différente de la joie surexcitée qui porte souvent le public féminin ou non-mec cis : ils ont trouvé ça dur. Pas de se remettre en question, mais de voir toutes ces scènes d'agressions à la suite, toutes ces horreurs. C'est parce qu'ils n'y sont pas exposés. Ils ne se rendent pas compte de la violence. Ils ne se rendent pas compte au quotidien qu'on en est encore là.

Vous-même, lorsque vous êtes confrontée à ces situations, comment réagissez-vous ?

Bien sûr, dans la vie normale, comme tout le monde, quand je me fais agresser, je suis sidérée et incapable de réagir. Les micro-agressions ont les mêmes fonctionnements que les agressions, je ne sais pas si on peut mieux réagir sur le moment. De toute façon, à part réellement arracher la bite du mec qui vous fait une remarque sexualisante, je doute que quoi que ce soit qu'on puisse rétorquer sur le moment empêchera ces abrutis de recommencer. Le combat est ailleurs. En revanche, depuis que j'ai fait ce spectacle, j'hallucine de constater à quel point nous avons visé juste. Quelques heures avant le début de la toute première représentation, je suis sortie dans la ville de Mons en quête d'un kebab (chacun-e gère son stress comme iel peut), et au moment de payer, le commerçant m'offre « une sucette », parce que je suis « une jolie jeune fille » ! Ce qui est mot pour mot le texte de la scène des commerçants, qui est censée être l'une des plus burlesques et exagérées pour pointer du doigt des phénomènes de drague subtils, parfois impalpables ! Ainsi, parfois, ces petites tentatives d'agression se liquéfient : je ne suis plus en colère, je ris en pensant à nos scènes. J'espère que les spectateur-rices vivront le même phénomène et penseront à nous pour mieux mettre à distance ces mesquineries du quotidien.



© Margot Briand

Comment s'est éveillée, puis développée votre conscience féministe ?

Grâce à d'autres féministes. Par des discussions et des lectures en collectif, des rencontres, du partage de savoirs... Et en gardant le lien avec d'autres luttes, parce que la révolution en cours n'est pas seulement féministe.

Au théâtre, à quelles écritures êtes-vous la plus sensible ?

J'aime beaucoup de choses, et en même temps je suis très difficile. En fait, je suis très bon public dès que je vois de la sincérité. Si je sens une once de cynisme, j'ai envie de tout casser.

De façon générale, qu'est-ce qui vous guide dans votre travail ?

Ça peut paraître naïf, mais je fais des spectacles dans le but d'anéantir le capitalisme. |

MAIS ON A AUSSI QUELQUES « MASCUS » QUI SORTENT OUTRÉS PENDANT LA REPRÉSENTATION, VOIRE QUI RESTENT LES BRAS CROISÉS TOUT DU LONG.

Dialogue

avec les comédiennes Pénélope Guimas,
Lesca Herfeld, Réhab Mehal,
Pauline Victoria Desmet et Castélie Yalombo

Quelques mots sur votre formation, les fondements de votre pratique artistique (théâtre, danse, musique...).

Pauline Victoria Desmet (PVD) : J'ai été diplômée de l'INSAS¹ en 2015, je suis issue de la même promotion qu'Émilienne, notre metteuse en scène. Le théâtre, c'est ma vie. J'y ajoute un zeste de musique, et quelques pas de danse.

Réhab Meral (RM) : J'ai suivi une formation en Interprétation dramatique au Conservatoire du 5^e Arrondissement de Paris avec Bruno Wacrenier, puis à l'INSAS à Bruxelles. Je joue également pour le cinéma et la télévision. Depuis 2009, j'ai écrit et mis en scène *La Réconciliation*, un triptyque théâtral sur la multiple identité, à travers le prisme de l'interculturalité.

Lesca Herfeld (LH) : J'ai une formation de marionnettiste, suivie à l'École Supérieure Nationale des Arts de la Marionnette à Charleville-Mézières (ESNAM), après une licence d'arts du spectacle faite entre la France et l'Irlande. C'est la première fois que je joue dans un spectacle de théâtre sans aspect marionnettique (et encore c'est à discuter, une des scènes s'appelle *marionnette cadavre*).

Pénélope Guimas (PG) : Ma grand-mère m'a fait monter sur scène très jeune dans les spectacles, revues et comédies musicales qu'elle mettait en scène pour le milieu associatif lyonnais. Puis j'ai été formée en jeu à l'Acting Studio de Lyon et à l'INSAS de Bruxelles. J'ai déjà travaillé avec Emilienne Flagothier et Juliette Vernerey.

Castélie Yalombo (CY) : Je suis artiste-performatrice, avec un bagage en danse. J'ai étudié les arts chorégraphiques à l'Institut Supérieur des Arts et des Chorégraphies de Bruxelles (ISAC).

Le spectacle *Rage* sera présenté au TPR lors d'une soirée intitulée *Bang!* Il est basé sur des récits véridiques. Est-ce que votre travail se base aussi sur des textes de référence, les écrits de Monique Wittig faisant l'objet de l'autre partie de la soirée ? Ou avez-vous d'autres références théoriques ?

PVD : Nous nous sommes appuyées sur différentes lectures, notamment le *SCUM Manifesto* de Valérie Solanas, un manifeste coup de poing, audacieux, radical, excessif, délicieusement misandre.

Les scènes proposées dans le spectacle ne sont pas véridiques au sens où le seraient des faits divers. Cependant, elles sont inspirées de configurations très courantes dans lesquelles une majorité de femmes se reconnaissent, toutes générations confondues. Ces situations imaginaires portent une valeur universelle.

CY : Émilienne Flagothier a alimenté le processus avec des textes. De mémoire, un texte qui m'a parlé c'est *Se défendre : une philosophie de la violence* d'Elsa Dorlin. Il explique comment la légitime défense est structurellement réservée à certaines catégories de la population et comment d'autres sont désarmées, criminalisées, privées du droit de se défendre.

PG : Il est difficile d'identifier quels écrits nous ont directement influencés tant la pensée féministe est diffuse et présente dans nos échanges et nos vies. Personnellement, après une période de lectures sociologiques, donc théoriques, j'en reviens aux fictions tout aussi engagées : Wendy Delorme, Mirion Malle (bande dessinée), Gabrielle Filteau-Chiba, Jean Hegland ou Octavia Estelle Butler. C'est précisément de nouveaux récits dont on a besoin, de nouveaux points de vue. Dans *Rage*, nos fins de scènes burlesques ne reflètent pas la réalité (pas encore !), mais proposent d'éprouver d'autres issues face à une oppression quotidienne et banale.

Je trouve que les *Couilles sur la table*, le podcast de Victoire Tuillon, est une référence qui balaie largement les questions de masculinité et de patriarcat ; je recommande notamment le *Guide pratique pour devenir un vrai « mec bien »*.

Si j'en crois la note d'intention, ce spectacle est une question de « survie ». On n'a plus le temps de discuter, donc il faut cesser d'être « gentille ». Cela implique-t-il de passer de la tristesse et de la honte à la colère et même à la violence ?

PVD : C'est un spectacle cathartique, jubilatoire. Je ne crois pas qu'il faille prendre cette « violence » au premier degré. Son traitement est d'ailleurs stylisé par les effets de bruitages et de cascades parfois burlesques. En revanche, ce spectacle parvient à sublimer les émotions que vous évoquez (colère, tristesse, honte, frustration) par le passage à l'acte (ici meurtrier). C'est un carnaval où les rôles s'inversent, où l'on s'accorde de ne plus être gentille, jolie, douce, aimable, soumise, propre sur soi, de « tuer l'ange du foyer », de commettre une transgression joyeuse, nécessaire. Tuer le patron, le collègue, le conjoint, l'instituteur, le patriarce (jeune, vieux, moustachu ou imberbe) qui nous pollue, nous fige dans des rôles qu'on a marre de jouer, c'est tuer le vieux monde. C'est un rêve. Un symbole. Une fiction. Un désir de changement. C'est un spectacle qui dit aux femmes : « prenez de la place ! » et aux hommes : « gare à vous ! ».

RM : Ce spectacle, que j'ai vu en 2023, j'en avais besoin, je l'attendais. Nous avons vécu un moment d'émulation intense avec l'ensemble des spectateur·rices. Cette pièce réussit parfaitement l'objectif du théâtre : faire agora. Lorsque j'ai vu passer l'audition pour ce remplacement de rôle, j'ai foncé sur l'occasion.

La question de la gestion de la violence dans notre société est centrale. Je me suis beaucoup intéressée à ce sujet au travers de lectures et de conférences.



Pénélope Guimas



Lesca Herfeld



Réhab Mehal



Pauline Victoria Desmet



Castélie Yalombo

**C'EST UN SPECTACLE
QUI DIT AUX FEMMES :
« PRENEZ DE LA PLACE ! »
ET AUX HOMMES :
« GARE À VOUS ! ».**

Pauline Victoria Desmet

¹ Institut national supérieur des arts du spectacle et des techniques de diffusion, Bruxelles

par
Caroline Neeser

L'historicité de la violence montre bien qu'elle est inhérente à l'être humain. Le nier est préjudiciable selon moi. Un spectacle comme *Rage* est une réponse à cette accumulation de violence subie. Ce n'est pas répondre à la violence par la violence, c'est transmuter cette colère par des actes symboliques, par la catharsis. Que faire de toute cette rage accumulée lorsqu'on a subi des violences et harcèlements sexistes et sexuels (VHSS)? Il faut bien l'exprimer émotionnellement, sinon ce serait une double peine, subir une injustice, puis la nier. La reconnaissance est un pas vers la guérison.

Je ne comprends pas : nous sommes surexposés à des histoires de violences, de domination, que ce soit dans les narrations cinématographiques ou théâtrales, sans que cela ne pose visiblement de problèmes. Mais lorsqu'il s'agit de la questionner, comme dans ce spectacle où les victimes finissent par tuer leurs agresseurs, cela peut choquer. Alors que nous ne sommes pas choqués par les violences subies au quotidien.

LH : Sur la question de la violence, *Se défendre* d'Elsa Dorlin¹ a été entre autres une référence. Je crois que, bien que le spectacle ne blesse physiquement personne (il faut parfois le rappeler à des hommes blessés en fin de spectacle), il n'est pas non plus un outil pédagogique. Selon mon expérience, il fait du bien aux personnes qui en ont besoin et, pour les personnes heurtées par la violence des séquences, des pistes de réflexion sont proposées, plutôt après le spectacle via le site infokiosques². Je trouve super que le spectacle ne prenne pas cela en charge et qu'on n'ait pas à le faire dans le jeu. Pour nous aussi c'est un grand défoirer, c'est un spectacle très physique.

PG : J'aime bien cette question, car elle suggère d'une part combien le processus d'émancipation, de libération et/ou de guérison est long. Les étapes depuis l'identification d'une agression jusqu'à sa guérison et la capacité de vivre avec – si on y a survécu – constituent une sacrée entreprise! Le nécessaire passage par la colère est déjà une étape avancée du processus, c'est une étape saine lors de laquelle on comprend que nos limites n'ont pas été respectées, et qui permet l'action, la réaction ou la création d'un spectacle par exemple! Il y a un tel travail à faire pour se rendre compte – nommer – que ce qu'on vit est de l'ordre des violences sexistes et sexuelles... D'autre part, de quelle violence parle-t-on? Il y a un monde entre la violence grotesque et burlesque des morts peu réalistes qu'on met en scène dans *Rage* et les violences tantôt sourdes et insidieuses subies quotidiennement dans la rue, dans nos familles, dans nos relations amicales et intimes, au travail, tantôt franches, brutales et trop souvent fatales pour l'intégrité physique et psychique des opprimés. Les saynètes de *Rage* montrent la partie émergée de l'iceberg en s'appuyant ainsi sur la notion du continuum des VHSS : on y joue la goutte d'eau qui pourrait bien faire déborder notre vase.

CY : Les scènes de *Rage* sont toutes autour de ce point de bascule où tu es blessée par une situation, tu voudrais réagir, mais dans la vraie vie, le plus souvent, tu ne réagis pas, ne dis rien, en prenant sur toi, en intériorisant... tu voudrais dire quelque chose et tu manques le moment. Ici on ne laisse plus passer, on renverse le rapport et on l'amplifie! Et cette amplification, ça fait du bien.

Parce que « tuer » en fiction ça transcende l'émotion. Elle se déloge du muscle qui te maintenait figée, recroquevillée à l'intérieur et te rend ton amplitude et ta place. Alors oui, de la honte à la colère, mais jusqu'à la joie, parce qu'on rigole beaucoup!

Concrètement, est-ce que ce spectacle a modifié votre attitude face à ces situations de harcèlement? Et quelles sont les réactions de votre entourage, masculin en particulier, face à cette mise en scène du sexisme ordinaire? Pensez-vous qu'il y a une prise de conscience?

RM : Ce spectacle n'a pas modifié mon attitude face aux VHSS. En revanche, je suis persuadée que *Rage* fait sa part. Pour qu'il y ait un changement, il est nécessaire que cela se fasse sur tous les pans de la société. Le système judiciaire (en tout cas en France, puisque c'est celui que j'ai expérimenté) est d'une violence inouïe pour les plaignantes de VHSS. Il peine vraiment à se réformer. Les créations artistiques permettent de questionner nos regards et parfois même de les modifier. Pour que la société civile évolue, il me semble nécessaire que les représentations évoluent.

LH : Les amis qui ont vu le spectacle se sont reconcus dans beaucoup de rôles. Mon père n'a malheureusement pas encore pu le voir, j'ai hâte! J'ai surtout hâte d'entendre les discussions qui suivraient. Je pense qu'il y a une prise de conscience, oui, que la vague féministe est merveilleuse, mais que les choses changent très lentement, beaucoup de statistiques le montrent. Les féministes sont surspécialisées, il y a des ressources en abondance, mais il faut que les hommes cis soient partants pour perdre leurs privilèges, et ce n'est pas le cas pour le moment. Mais ce qui se crée entre les minorités de genre est puissant et ça, ça donne de l'espoir et de la force!

PG : *Rage* m'a concrètement aidée à aiguïser mon regard sur les situations que je vis, que nous vivons toutes, on peut le dire. C'est là le geste du spectacle : donner à voir, en grossissant le trait, des situations a priori banales pour pouvoir les reconnaître dans notre quotidien et en déjouer les mécanismes maléfiques, épuisants et dangereux à la longue. La réaction des hommes cisgenre autour de nous est... timide, ou respectueuse car, après tout, on ne leur demande pas leur avis.

Dans mon entourage, des hommes ont dit qu'on était très drôles d'exagérer autant... là où la plupart des spectatrices reconnaissent clairement sur scène un comportement auquel elles ont déjà été confrontées et donc ne remettent pas en question notre degré de jeu!

PVD : *Rage* m'a émancipée de beaucoup de peurs, y compris en tant qu'actrice. Je me sens plus solide aujourd'hui, affranchie, et j'ai l'impression que cette liberté que l'on s'autorise au plateau se communique au public. Je pense que ce spectacle ouvre les yeux, donne de la force. La force de se soulever, de tenir tête, de s'affirmer, de se moquer aussi, de payer le sexisme d'un grand éclat de rire, et, pour les hommes, de rire d'eux-mêmes. Cette joie de la subversion, une fois qu'on y a goûté, on ne l'oublie pas. Bien sûr qu'il y a une prise de conscience! Elle est incontournable aujourd'hui. Elle est à la fois heureuse et douloureuse, et génère une certaine résistance.

CY : Petit à petit, on apprend à répondre. Le spectacle, ça nous encourage, mais le travail reste à faire et refaire. Apprendre à se défendre quand tu ne l'as peut-être jamais fait, c'est l'affaire de chaque moment. Et même quand tu apprends à ne plus dire « désolée », « pardon », alors qu'on t'agresse, se sentir à l'aise et légitime de crier sur le gars qui t'emmerde, c'est un autre niveau. Vraiment pour l'entourage, ça dépend tellement. Il y en a qui se marrent, se reconnaissent et comprennent et d'autres qui sont franchement en résistance, ne percutent pas du tout la charge émotionnelle de ces situations et de ces enjeux, et te font la morale sur ce que devraient faire les mouvements féministes aujourd'hui... Alors longue vie! |



© Margot Briand

¹ Elsa Dorlin, *Se défendre*, une philosophie de la violence, Paris, La Découverte, 2017

² <https://infokiosques.net/spip.php?article1738>

Qu'est-ce que la vague #MeToo a changé dans nos vies ?

Isabelle Philippe, psychiatre-psychothérapeute

Quelle est votre approche des questions posées par #MeToo ?

Je suis une femme dans la soixantaine, psychiatre-psychothérapeute. Je suis d'une génération où l'on a appris à être des « bonnes filles », à s'adapter, à faire avec. Cela peut faire dire à certaines femmes qu'elles n'ont jamais été harcelées. C'est faux, bien sûr ! C'est juste qu'on n'a pas mis les mots dessus, qu'on ne se questionnait pas à ce sujet. On avait appris à vivre en étant une proie potentielle, en s'adaptant au maximum. Pire que ça, être sifflée pouvait nous donner l'impression qu'on existait ! On a appris à ne pas se plaindre, à banaliser le pouvoir patriarcal, à jouer des coudes en oubliant parfois notre sororité, à se faire mal. En étant de cette génération, on doit faire attention à ne pas minimiser le harcèlement et reconnaître aux jeunes femmes d'aujourd'hui tout leur mérite.

Au niveau professionnel, cette conscientisation est importante pour écouter les femmes, pour ne pas passer à côté de mécanismes de suradaptation, d'emprise, de violences... Il y a des pathologies comme celles du spectre autistique ou des troubles de l'attention par exemple, qui passent inaperçues chez les femmes, parce qu'elles se suradaptent. Les mécanismes d'emprise peinent à être reconnus, les violences sont honteusement cachées quand elles ne sont pas jugées comme étant « un peu la faute des femmes aussi ».

EN ÉTANT DE CETTE GÉNÉRATION, ON DOIT FAIRE ATTENTION À NE PAS MINIMISER LE HARCÈLEMENT ET RECONNAÎTRE AUX JEUNES FEMMES D'AUJOURD'HUI TOUT LEUR MÉRITE.

Le pouvoir au sein des familles, des couples, n'est pas analysé dans le contexte de la société. En systémique par exemple, qui est mon cadre de référence, les rapports de genre ne sont pas du tout pensés. On réfléchit aux interactions comme s'il n'y avait aucune histoire de pouvoir dans la société. Cela pourrait fonctionner dans un monde idéal à la Judith Butler¹ où les différences de genre n'ont plus d'importance : nous en sommes loin !

La réflexion sur le pouvoir est essentielle. Interroger autant la position de pouvoir des autres que la sienne permet d'agir plus consciemment. Reconnaître les rapports de pouvoir au sein de la société patriarcale, c'est admettre que tous les hommes, même les plus éveillés à la conscience féministe, ont une histoire de pouvoir face aux femmes, et qu'ils ont de facto des privilèges (on pourrait parler de la même manière de la relation entre les Blancs et les Noirs). Mais souvent aussi les hommes en souffrent. Soit parce qu'ils sont en désaccord avec les valeurs patriarcales auxquelles ils devraient adhérer, soit parce qu'ils ont tellement peur de perdre leurs prérogatives, incarnées de manière extrême par les masculinistes, les incels².

Selon vous, quel est l'apport de #MeToo ?

L'apport de #MeToo nous fait espérer une société avec plus de respect, plus de diversité, plus de solidarité. Je suis extrêmement admirative de la jeune génération qui se bat, au risque parfois de perdre sa position professionnelle (je pense à certaines femmes actrices). Je dirais qu'il y a un surgissement de la parole, de l'affirmation de soi. Il est important, car il donne de la force aux femmes, une capacité de réfléchir, de prendre leur vie en main, d'exercer leur sororité. Le risque serait que les femmes qui ont été victimes en fassent une affaire identitaire. On a besoin d'être reconnue dans ce que l'on a vécu, mais s'enfermer dans le statut de victime ne fait pas avancer. Je pense que #MeToo fait changer la société, même si les poussées actuelles de la droite masculiniste ne peuvent que nous inquiéter.

#METOO PEUT EN REBUTER CERTAIN-ES MAIS IL FAUT DES EXTRÊMES POUR SE FAIRE ENTENDRE, AU RISQUE DE PASSER POUR EXCESSIVES, HYSTÉRIQUES OU FOLLES. POUR S'EXPRIMER, LES FEMMES DOIVENT BRISER DES TABOUS DE BIENSÉANCE, SORTIR DE LA RÉSERVE QU'ON LEUR ASSIGNE.

En quoi le statut de femme influence-t-il votre approche et les réactions des personnes qui vous consultent ?

Dans mon travail de psychothérapeute, il est important que je dise d'où je parle. Je ne suis pas neutre. Je ne travaille pas contre les hommes, mais pour questionner la posture dans laquelle la société les met. Ce n'est pas non plus facile d'être homme. Mon travail tourne autour de l'adéquation entre nos valeurs et nos agissements. Comment ces valeurs peuvent-elles être reconstruites, honorées et partagées ?

Comment elles nous renforcent et nous permettent d'agir. Mon statut de femme peut aider d'autres femmes à se sentir entendues et soutenues, et aider des hommes à pouvoir penser et choisir leur spécificité.

Depuis #MeToo, avez-vous vu des changements dans les questions et les problèmes posés par le public qui vient vous consulter ?

Les jeunes filles et les femmes sont beaucoup plus libres de parler, elles ont entendu des choses, elles ont des mots à mettre sur leur histoire. Mais ce n'est pas le cas pour toutes. Il y a les influences, notamment celles des réseaux sociaux, de la mode, de ce que l'on assène tous les jours dans une partie des médias. Certains hommes se voient comme féministes, et ça pourrait les empêcher de réfléchir à leur posture, leur donner des alibis. #MeToo me donne une jolie occasion d'entamer des échanges, de réfléchir avec mes patient-es sur ce que nous vivons, ce que nous voulons, comment nous agissons.

Est-ce que #MeToo a induit un changement dans vos pratiques ?

Je pense que, en partie grâce à #MeToo, je prends mieux en compte mes tâches aveugles, les choses que je ne voyais pas du fait de ma génération, de mon histoire. Ça me permet de prendre mieux soin des autres tout en prenant aussi mieux soin de moi. Je pense que ça soutient mes envies de sororité. On apprend beaucoup à écouter les autres femmes, les plus jeunes. Les personnes en transition peuvent nous raconter ce que c'est que de vivre avec un autre genre tout en étant la même personne, et c'est passionnant. #MeToo peut en rebuter certain-es mais il faut des extrêmes pour se faire entendre, au risque de passer pour excessives, hystériques ou folles. Pour s'exprimer, les femmes doivent briser des tabous de bienséance, sortir de la réserve qu'on leur assigne.

On s'étonne de la violence de certaines femmes sans s'indigner des violences qu'elles ont subies. On pense que tout devrait se passer en douceur, mais on n'en serait pas là sans les suffragettes par exemple !

Selon vous, quelles sont les préoccupations essentielles des femmes et des hommes qui viennent vous consulter ?

Il est difficile de faire des généralités. En principe, c'est parce qu'il y a un mal-être profond, une difficulté à vivre avec soi, avec les autres. Plus rarement, il y a des préoccupations centrées sur le bien-être personnel dans une illusion individualiste et consumériste. Le travail psychodynamique est pour moi essentiellement un travail de lien. Le bien-être passe par le fait qu'on est en lien, qu'on réfléchit à ses dépendances mutuelles, entre humains et avec les non-humains aussi. Et dans le cas de femmes, comment on se soutient mutuellement plutôt que d'entrer dans le jeu compétitif masculin.

¹ Philosophe américaine, dont le travail porte principalement sur le genre et les luttes pour la justice sociale

² incels : mouvement de « célibataires involontaires » qui en veulent aux femmes de les laisser sur le côté.

OSER ÊTRE EN RAGE, SE DONNER LE DROIT DE L'ÊTRE ET DE CONSTRUIRE À PARTIR DE LÀ.

Quelle est la place du genre dans vos pratiques ?

Au-delà de questionner les rapports de pouvoir, le genre interpelle aussi les assignations à des manières d'être, à des comportements. Je ne suis pas une agente normalisatrice de la société, je ne suis pas là pour rendre les gens « normaux ». Je suis là pour que les gens puissent vivre le mieux possible avec qui ils sont, qu'ils puissent faire des choix en fonction de leurs valeurs et non des miennes. Les questionnements et transitions de genre n'ont rien de banal, ils sont existentiels, profonds. C'est tellement dur de changer de genre, personne ne le fait pour s'amuser. Au-delà du changement de genre, on a le droit de reconnaître en soi du masculin et du féminin, notre complexité et notre pluralité. C'est quoi une vraie femme, un vrai homme ? Avoir la liberté d'être qui on est dans toutes les variations du genre, de n'être pas assigné-e à un rôle. Avec mes patient-es, je réfléchis à comment s'affirmer, comment ne pas entrer dans les attentes de l'autre au point de s'oblitérer.

par
Josiane Greub

En quoi le cri de révolte des femmes dans *Rage* reflète-t-il des questions de votre patientèle ?

C'est jouissif de dire sa rage. Dans un livre de Virginie Despentes, *Baise-moi*, elle dit toute la rage des filles violées. Si ce livre a pu me mettre mal à l'aise dans sa forme, en même temps, l'expression de cette rage me semble nécessaire et salutaire. Dire qu'on n'est pas d'accord avec ce système patriarcal est important et, si on nous fait croire que notre parole n'a pas de valeur, ça met en rage. Cette lutte est moins difficile si on se bat ensemble. Ma rage réside peut-être dans le fait que le patriarcat n'accable pas seulement les femmes et les hommes, mais aussi le monde avec lequel nous vivons et interagissons. Est-ce que la dévastation de notre monde n'est pas aussi le résultat de la pensée patriarcale où tout est à notre disposition, tout est objet, les femmes autant que la nature ? Je suis en rage et je le serais peut-être d'autant plus si j'avais vingt ans aujourd'hui. La rage doit être constructive, nous faire sortir du patriarcat et non nous rendre victimes. Oser être en rage, se donner le droit de l'être et de construire à partir de là. |



© Margot Briand

La saison 24-25 du TPR se termine sur un vent de liberté et de fraîcheur !

Georgia Rushton et Jérémie Nicolet retrouvent leurs élans enfantins pour nous proposer de partir au grand air avec eux dans les *Hautes Zerbes* (les 13 et 14 juin).

Le 3 juin à 18h30 à L'Heure bleue, le TPR dévoile les pépites de sa saison 25-26. L'entrée est libre et un verre de l'amitié est offert à l'issue de la présentation.

Hautes Zerbes

Georgia Rushton et Jérémie Nicolet
Beau-Site
Vendredi 13 juin 2025 à 20h15
Samedi 14 juin 2025 à 18h15

Sélection des Journées du Théâtre Suisse

La création TPR *Ça commence par le feu* d'après un texte de Magali Mougel, mise en scène Anne Bisang et réalisation Camille de Pietro fait partie de la sélection des Journées du Théâtre Suisse !

Une belle reconnaissance pour toute l'équipe de création, pour le Centre neuchâtelois des arts vivants et pour le POCHÉ/GVE, coproducteur du spectacle.

Rendez-vous à Zoug le 22 mai pour découvrir ou revoir *Ça commence par le feu* à 18h à la Chollerhalle.

www.journees-theatre-suisse.ch

Présentation de la saison 25-26

Mardi 3 juin 2025, 18h30
L'Heure bleue. **Entrée Libre**

par
Jehanne Carnal

ENGAGEZ-VOUS

Vous souhaitez vous rapprocher de l'institution et devenir acteur de la vie du Théâtre populaire romand ? Devenez membre de l'Association des Amis du TPR et partagez votre passion du théâtre avec d'autres amoureux !

VOUS RECEVREZ gratuitement *Le Souffleur* chez vous dès sa parution

VOUS RENCONTREZ les artistes lors de soirées spéciales

VOUS ASSISTEREZ aux répétitions ouvertes

VOUS BÉNÉFICIEREZ d'une réduction de CHF 5.- sur chaque spectacle de la saison

VOUS POURREZ ACQUÉRIR L'ABONNEMENT L'AMI-E POUR 190 CHF

- 10 spectacles à choix + 3 invitations
- Accompagnement gratuit des enfants
- 3 spectacles supplémentaires au tarif réduit
- Une invitation à la tournée annuelle

COTISATIONS

30 francs, étudiants, chômeurs
40 francs, AVS, AI
70 francs, AVS, AI double
60 francs, simple
90 francs, double
150 francs, soutien

CCP 17-612585-3

ASSOCIATION DES AMIS DU TPR

Rue de Beau-Site 30
2300 La Chaux-de-Fonds
amis@tpr.ch

Plus d'infos en page 80 de votre programme ou sur le site www.tpr.ch

Tous les *Souffleur* précédents sont sur le site www.tpr.ch/amis

Consultez aussi la page du *Souffleur* sur



SAISON 2024 | 2025

BANG !

Résonances

Judi 15 mai 2025, 19h15
Vendredi 16 mai 2025, 20h15

à Beau-Site, durée 1h15

Chant et interprétation
Florence Chitacumbi

Batterie, percussions
Béatrice Graf

Dramaturgie
Safi Martin Yé

White Spirit

Samedi 17 mai 2025, 18h15
Dimanche 18 mai 2025, 17h15

à Beau-Site

Textes et lecture
Marine Bachelot Nguyen, Nina Mélo, Karima El Kharraze, Essia Jaïbi, Marina Keltchewsky et Émilie Monnet

Création sonore
Lundja MEDJOUR

Sauvez Bâtard

Judi 22 mai 2025, 19h15
Vendredi 23 mai 2025, 20h15

à Beau-Site, durée 1h15

Texte et mise en scène
Thymios Fountas

Avec
Alizée Gaie, Alix-ce Bisotto, Chloé Larrère, Lode Thiery et Samuel Van der Zwahlen

Assistanat à la mise en scène
Anna Solomin et Astrid Akay

Scénographie **Cee Füllemann**

Musique et son **Jan Wallyn**

Régie lumière **Antoine Steier**

Régie son **Martin Coutant**

Lumières **Alice De Cat**

Costumes **Alexandra Sebbag**

**Réservations et renseignements :
Billetterie 032 967 60 50
www.tpr.ch**

Voir clair avec Monique Wittig

Samedi 24 mai 2025, 18h15

à L'Heure bleue, durée 55 min

Textes **Monique Wittig**

Avec **DameChevalier, Caro Geryl et Adèle Haenel**

Rage

Dimanche 25 mai 2025, 17h15

à Beau-Site, durée 1h30

Mise en scène
Emilienne Flagothier

Collaboration artistique
Magrit Coulon

Avec
Pénélope Guimas, Lesca Herfeld, Pauline Victoria Desmet, Réhab Méhal (en alternance avec Castélie Yalombo)

Dramaturgie **Céline Estenne**

Effets spéciaux – lumières
Emma Laroche

Son **Louise Blancardi**

Scénographie **Camille Lavaud**

Costumes **Selma Raphard**

Chorégraphie combats
Emilie Guillaume